

RÉTABLISSEMENT
DES
P. CAPUCINS
A TOULOUSE.



TOULOUSE,
DELSOL, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Rue Croix-Baragnon, 18.

—
1857

RETIREMENT

AND

P. CAPUCINS

A TOWN

THE

OF THE

OF THE

RÉTABLISSEMENT
DES
PÈRES CAPUCINS

A TOULOUSE.

Le treizième siècle fut un siècle de foi, qui vit naître un grand nombre d'hommes extraordinaires par leur sainteté ou leur génie, mais le plus extraordinaire fut certainement Saint François-d'Assise.

La vie de Saint François est une vie trop connue et qui a été trop souvent écrite, pour qu'on ait la pensée de raconter, même en abrégé, les merveilles de tout genre dont elle fut remplie. On n'en rappellera que les circonstances qui se rattachent à la fondation des trois ordres qui devaient composer l'innombrable famille du saint Patriarche.

Saint François avait compris que la manière d'arriver d'un seul coup à la perfection, c'était de suivre les conseils évangéliques avec autant de fidélité que les préceptes; de là son amour immense pour la pauvreté, qui est toujours resté le caractère distinctif de son ordre.

Mais l'amour pour la pauvreté, c'est-à-dire le détachement le plus complet des biens de la terre, ne peut avoir qu'un motif surnaturel, et ce motif c'est l'amour de Dieu. Aussi Saint François aima-t-il N.-S. avec une ardeur qu'aucune parole humaine ne saurait exprimer. Jésus-Christ récompensa cet amour d'une manière bien

admirable. Il imprima sur les chairs de son bien-aimé serviteur, ses sacrés et glorieux stigmates, et le fit le père d'un grand peuple. En effet, à peine François a-t-il paru qu'une foule de disciples se pressent autour de lui pour suivre en tout ses exemples. S. François leur donne une règle qui lui fut inspirée par Notre-Seigneur, et qui contient en douze petits chapitres, on pourrait dire en douze articles, tous les secrets de la perfection religieuse. Cette règle constitue le premier Ordre de la famille Franciscaine, il fut fondé en l'année 1209.

Saint François en fonda un second tout pareil pour les femmes, en l'année 1212. C'est l'ordre connu généralement sous le nom de *Clarisses*, parce que Sainte Claire en fut la première supérieure.

Ces deux ordres comptèrent presque aussitôt un nombre prodigieux de disciples; mais la charité de Saint François ne pouvait s'arrêter là; il fallait que tous les membres de la grande famille humaine pussent se ranger sous la bannière de l'amour séraphique et du détachement parfait qu'il avait si glorieusement arboré.

Le Saint eut donc la pensée de fonder un troisième Ordre ou *Tiers-Ordre*, dans lequel les chrétiens de toutes les conditions, ceux engagés dans le mariage par conséquent, aussi bien que tous les autres, pourraient entrer, et ce Tiers-Ordre fut fondé en l'année 1221 (1).

(1) Le Bréviaire Franciscain célèbre ainsi, dans une de ses hymnes, cette triple gloire de Saint François :

*Tres ordines hic ordinat
Primumque fratrum nominat minorum,
Pauperum fit matronarum medius,
Sed pœnitentum tertius sexum capit utrumque.*

Saint François acquit dès lors une famille véritablement innombrable, dont tous les membres, aussi bien ceux du Tiers-Ordre, mêlés à tous les embarras du siècle, que ceux des deux ordres monastiques leurs aînés, rivalisèrent de sainteté.

Un livre entier ne suffirait pas pour indiquer toutes les illustrations de l'ordre de Saint François.

Le premier Ordre a donné à l'Eglise des milliers d'hommes apostoliques, dont un grand nombre sont honorés d'un culte public, et dont plusieurs ont versé leur sang pour Jésus-Christ. Il est sorti de cet ordre jusqu'à cinq Souverains Pontifes, Nicolas IV, Nicolas V, Sixte IV, Sixte V et Clément XIV; plus de cent cardinaux, parmi lesquels le célèbre cardinal Ximenès; Saint Louis, évêque de Toulouse, neveu du roi Saint Louis, et des milliers d'autres archevêques et évêques qui, élevés à ces hautes dignités, se glorifièrent toujours de porter l'humble habit de Franciscains. Si cet ordre a produit de grands Saints, il a produit des Docteurs non moins illustres, tels que Saint Bonaventure, Alexandre de Halès, Roger Bacon, le célèbre Scot, Mayronis, Ferraris et Cornelio Musso, évêque de Bitonto, le plus grand prédicateur de son siècle, qui prononça le discours d'ouverture du Concile de Trente, dont il fut surnommé le *bras droit*.

Les deux autres Ordres n'ont pas été moins féconds : l'Ordre des Clarisses a produit quantité de saintes, et quant au Tiers-Ordre, qui devint bientôt la branche de la grande famille de Saint François, qui avait le plus de rameaux, les illustrations qu'il a produites sont, naturellement plus nombreuses encore. On y remarque entre

autres, six Papes, parmi lesquels le Pape Pie IX, glorieusement régnant; cent trente-quatre têtes couronnées, empereurs, impératrices, rois, reines ou princes souverains; une multitude de cardinaux, de prélats, de prêtres, de magistrats, de savants, d'hommes de lettres, et, de seigneurs des plus illustres maisons de l'Europe; et chose encore plus admirable, un nombre prodigieux de Saints, de Bienheureux et de fondateurs d'Ordre, entre lesquels il suffira de citer S. François-de-Paule, fondateur des Minimes, Saint Ignace, fondateur des Jésuites, l'illustre cardinal de Berulle, qui établit en France les prêtres de l'Oratoire, et le pieux et vénérable M. Ollier, qui fonda le Séminaire de Saint Sulpice.

Il n'est point d'ordre pourtant, si servent qu'il soit, qui ne soit sujet à se relâcher un peu de sa ferveur première, mais il avait été révélé à Saint François qu'il y aurait toujours dans son Ordre de parfaits observateurs de sa règle; et dès qu'un certain nombre de religieux obtenaient du Saint-Siège des dispenses à la règle primitive, Dieu suscitait des hommes, animés de toute la charité du saint fondateur, qui s'empresaient de la rétablir dans son intégrité. Ceci explique les nombreuses réformes Franciscaïnes. La dernière qui est devenue si célèbre est celle des Capucins, qui commença en 1525. Dieu la suscita visiblement comme il suscita dans le même temps l'établissement des Jésuites, pour défendre l'Eglise dans les grandes luttes qu'elle eut à soutenir au XVI^me siècle. Il fallait des Pères et des modèles pour le pauvre peuple qu'on cherchait tant alors à égarer, le peuple le comprit, il s'attacha aux Capucins, et au bout de quelques années,

il n'y eut pas de ville en Italie qui ne voulût avoir un Couvent de leur Ordre.

Le bruit de leur sainte vie et de leur zèle tout apostolique s'étant répandu en France, tous les bons catholiques les désirèrent bientôt ardemment, et en 1573, des lettres patentes du roi Charles IX les établirent dans notre patrie.

L'histoire de l'Ordre des Capucins en France depuis son établissement jusqu'à nos jours, formerait un long ouvrage; nous n'avons voulu consigner dans ce petit écrit que quelques-uns des faits les plus intéressants de l'histoire des Capucins de la province de Toulouse (1).

C'est en 1582 seulement que les Capucins commencèrent à s'établir à Toulouse, où ils étaient appelés depuis longtemps par toutes les classes de la population, et où ils furent accueillis avec un égal empressement par le clergé, par la noblesse, et par la magistrature, notamment par le premier président Duranti, qui avait fait de nombreuses et pressantes démarches pour les attirer dans la capitale du Languedoc (2).

A peine établis à Toulouse, les P. Capucins se répandirent en peu d'années dans toutes les contrées voisines du Haut et Bas-Languedoc, du Rouergue, du Quercy,

(1) Ces faits sont presque tous extraits de deux Chroniques manuscrites de l'Ordre des Capucins de la Province de Toulouse, conservées aux archives de la Préfecture de la Haute-Garonne, section ancienne, Série H.

(2) C'est l'illustre magistrat qui, à raison de son attachement connu à la cause royale, fut assassiné quelques années après par des ligueurs exaltés.

de la Guienne et de la Gascogne , dont les divers monastères faisaient également partie de la Province de Toulouse (1).

Enumérer les exemples admirables d'attachement à leur règle, de vertus héroïques , de prosélytisme ardent, et de vie mortifiée, que donnèrent pendant plus de deux siècles les Capucins des divers Monastères de la Province de Toulouse, serait chose impossible. On doit se borner à citer çà et là quelques exemples de ces diverses vertus.

I.

Exemples d'attachement inviolable à l'Ordre.

Nul religieux n'a jamais donné des preuves plus marquées d'attachement à son institut , que l'illustre P. Ange de Joyeuse , qui , après avoir exercé quelque temps avec éclat la profession des armes , avait embrassé la vie monastique dans le Monastère des Capucins de Toulouse, dès les premiers temps de sa fondation.

C'est du P. Ange de Joyeuse que Voltaire a dit dans sa *Henriade* :

« *Il prit , quitta , reprit , la cuirasse et la haire.* »

Mais le poète philosophe insinue que le P. Ange de Joyeuse quitta son monastère par caprice. On va voir par le récit que nous allons transcrire , que jamais insinuation ne fut plus contraire à la vérité. Nous laissons parler la chronique :

(1) L'Ordre en France ne comptait que trois autres Provinces, celle de Paris, celle de Lyon et celle d'Avignon.

« Au mois d'octobre 1592, ayant Monseigneur le duc de Joyeuse assiégé Villemur à quatre lieues de Tolose, son camp fut défait par les compagnies envoyées au secours dudit lieu par Monseigneur le Conestable, conduites par le comte de Rastignac, et le dit seigneur, duc et gouverneur du pays, se noya dedans la rivière du Tarn, en se voulant sauver, ce qui causa un grand troublement à tous les estats du pays et villes gouvernés par ledict seigneur, se voyant en danger d'aller sous le joug et gouvernement de Monseigneur le conestable, qu'ils abhorraient extrêmement, de manière que se trouvant pour lors dans le couvent des Capucins de Tolose le P. Ange de Joyeuse, la noblesse, à la persuasion des ecclésiastiques et du Tiers-Etat, allèrent trouver Monseigneur le Cardinal son frère, le priant, si c'étoit chose faisable, que son frère Ange, Capucin, quittât l'habit pour la commander, qu'ils n'obéiroient à autre qu'à lui, ne connaissant autre en la Province plus propre pour le gouvernement que lui; ce qu'entendant le dict seigneur Cardinal fit assembler tous les principaux théologiens et canonistes de Tolose, qui disputèrent la question depuis les sept heures du matin jusques à deux heures après midi, par diverses opinions négatives et affirmatives, fut finalement conclu qu'attendu la nécessité extrême et le danger que les peuples ne s'infectassent d'hérésie en tombant sous le gouvernement du dict seigneur de Montmorency et conestable, il était nécessaire que le dict P. Ange, pour faire teste et obvier à un si grand malheur, sortit de l'Ordre et prit le commandement de l'armée. Avec ceste résolution prise, le seigneur Cardinal

envoya les dicts théologiens au couvent des Capucins de Tolose , suivis de la noblesse et peuple infiny.

» Et s'adressant au P. gardien, P. Anselme de Cavi , ils lui demandèrent le dict P. Ange, qui le fait incontinent appeler , protestant que ce n'étoit point à lui de le licentier , ayant ung supérieur majeur en la Province, à sçavoir , le commissaire Provincial, estant pour lors à Carcassone, qu'ils escripvissent à lui , auquel il se remettait. — Le P. Loyer , jésuite , et un P. théologien Augustin , portant la parole et leur opinion , ils répondirent que — *periculum erat in morâ* (1) — le salut commun et bien public delvait être préféré au bien particulier , et qu'ils ne prétendoient rien faire en ce cas sans l'advis présumé de son supérieur, ains du Saint-Siége Apostolique , qu'ils se promettoient devoir adouber.

» Le P. gardien , entendant leurs raisons , dict : Messieurs , je ne scay que dire autre en ceste affaire , si non que vous voyez là le P. Ange, *ætatem habet, ipse de se loquatur* (2); et alors ils s'adressèrent au dict P. Ange , lui remontrant par vives raisons qu'il pouvait et delvait sortir de son couvent pour obvier à ung grand mal public et estre cause de grand bien , ce qu'il ne peult aucunement goûter , et après leur avoir répliqué beaucoup d'excuses pertinentes , les théologiens lui protestèrent qu'il pécherait mortellement s'il ne sortait , et ne s'opposait à si grand mal imminent au bien public tant spirituel que corporel.

(1) Le cas était pressant.

(2) Il est en âge, qu'il réponde lui-même.

» Cette protestation l'esbahyt à bon escient, et dict qu'il étoit venu en la religion des Capucins pour se garder de péché, et que si cesté opinion avoit lieu, qu'il aymait mieux sortir de la dicte Congrégation que demeurer en péché mortel, que néanmoins il prévoit bien le danger manifeste auquel il se mettoit en sortant. A quoi les théologiens acclamans et l'encourageant de ne rien craindre, il se prit à protester que si le Siège Apostolique et ses supérieurs n'advouaient sa sortie, qu'il retourneroit aussitôt en la Religion à quel prix que ce fût, de même quand survenant la paix, le peuple se pourroit passer de lui.

» Ceste et autre protestation acceptée et advouée de tous, le dict P. Ange, avec les larmes aux yeux, il prit congé du dict P. gardien, qui luy assigna un Frère pour l'accompagner à l'Archevêché où il fut porté plus par le peuple que par ses pieds, et son compagnon pensa estouffer en la foule et presse du peuple qui remplissait toutes les rues jusqu'à Saint-Etienne. Où estant arrivé, en la présence de Monseigneur le Cardinal, il fit plusieurs difficultés et protestations, mais à la fin, importuné du dict Seigneur et Monsieur de Villeloin et autres Seigneurs assistants, il s'osta le saint et pauvre habit, en disant : *Adieu, bon temps*, se vêtit de deuil pour la mort de son frère, et conduit dedans l'Eglise Saint-Etienne, le Cardinal lui ceignit l'espée avec l'assistance de la Cour de Parlement, et par les trois Etats fut déclaré lieutenant du Roi et gouverneur, en la place de feu son frère, le duc de Joyeuse, et depuis fut appelé lui-même duc de Joyeuse, et incontinent il se mit à réunir

les brisées du camp et encourager la noblesse pour faire teste à Monseigneur de Montmorency, qui se préparait pour envahir le gouvernement de son frère, et fut bien esbahy d'entendre une nouvelle si inopinée, de manière qu'il retira tout bellement ses pièces de canon et ses gens, entendant que le dict P. Ange, fait duc et gouverneur, le venait rencontrer couragement.

» Le Saint-Père dispensa le dict P. Ange de sa Religion pour entrer dans celle de Saint-Jean ou Chevaliers de Malte, par un bref qu'il luy envoya, qui fut intimé aux Pères de Tolose, et depuis il porta la Croix de Malte jusques à tant qu'il fut fait par le Roi maréchal de France et chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, duquel ordre il porta la Croix jusques à tant qu'il reprit l'habit de Capucin, au grand étonnement de tout le monde, l'an de Notre-Seigneur 1599, le neuvième de mars; et deux mois après il monta en chaire pour prêcher en vertu de l'obédience qu'il avoit reçue du P. général, deux jours après qu'il étoit sorti de la Congrégation de Tolose. Et a depuis presché Avants et Carêmes en divers lieux, avec grande édification des peuples, persévérant en la religion avec grande exemplarité de vie. »

Quelques années après, un Archevêque d'Auch donna un exemple non moins touchant de son attachement pour le pauvre habit des Capucins; ce fut Léonard de Tropes (1)

(1) Ces détails sur Léonard de Tropes sont puisés dans un cartulaire inédit de l'Eglise d'Auch, qui est en la possession de M. le marquis de Pins-Montbrun.

qui, après avoir été conseiller au Parlement de Paris et intendant de la maison de Nemours, fut nommé à l'archevêché d'Auch et sacré à Paris en l'année 1597. Arrivé dans sa ville archiépiscopale, ce prélat y fit briller les plus belles vertus, y fonda un Séminaire, et crut ne pouvoir rien faire de plus avantageux pour assurer le salut de son peuple, que d'appeler auprès de lui les Pères Capucins qui répandaient déjà depuis plusieurs années dans le diocèse de Toulouse; la bonne odeur de Jésus-Christ, et de faire bâtir pour eux un Couvent.

Le pieux prélat ne tarda pas à aller plus loin. Sentant son amour pour les Pères Capucins s'augmenter dès qu'il les eut auprès de lui, il sollicita et obtint du Pape Paul V la permission de prendre lui-même l'habit de Capucin, tout en continuant à administrer son diocèse.

Au milieu des fatigues du ministère, il allait se recueillir et retrouver de nouvelles forces dans l'humble et étroite cellule qu'il s'était fait bâtir au Couvent. Après plus de trente ans d'épiscopat, il mourut en odeur de sainteté; et voulut être enterré revêtu de l'habit de Capucin, avec un Crucifix et le livre de *l'Imitation de Jésus Christ* entre ses mains. Il avait prié ses grands vicaires de faire graver sur sa tombe l'épithaphe suivante :

*Leonardus de Tropes, archiepiscopus Auxitanus,
vermis et non homo,
Opprobrium hominum, et abjectio plebis.*

Mais Dieu récompensa l'humilité de ce digne fils de Saint François par plusieurs miracles qui s'opérèrent sur son tombeau.

Quand un maréchal de France et un illustre prélat quittent tant de splendeurs et de richesses pour embrasser tant de pauvreté et d'humilité, il faut qu'il y ait dans cette pauvreté et cette humilité un trésor caché, et ce trésor doit être bien précieux pour que ceux qui le possèdent en soient si jaloux (1).

II.

Exemples de vertus héroïques.

Les exemples des vertus véritablement héroïques, donnés par les Pères Capucins de la province de Toulouse depuis leur premier établissement dans la capitale de cette Province, se montrent en si grand nombre dans leurs annales, qu'on ne sait dans quel ordre les enregistrer.

Vit-on jamais un exemple plus admirable de chasteté que celui que donna le jeune Père Chérubin, en l'année 1594 ! Ce jeune Père, à peine sorti du noviciat

(1) Il n'y a pas longtemps, un pauvre Capucin passait à Toulouse. En le voyant pieds nus et comme accablé sous sa bure grossière, on se prit à soupirer et à lui dire : — Pauvre Père, vous êtes bien malheureux, pourquoi ne pas entrer dans un autre Ordre où vous n'auriez pas tant à souffrir ? — Ah ! dit-il, ne me plaignez pas, vous ne connaissez pas le bonheur des pauvres Capucins ; oui, tous les Ordres de l'Eglise sont admirables, mais notre Ordre !... C'est une véritable famille de frères, on y est si heureux, même dans les privations ; quel Père que Saint François ! Et chacune de nos communautés, quelle mère ! *Oui, si je pouvais naître cent fois, cent fois je me ferais Capucin.*

Quelles paroles naïves, elles montrent bien une fois de plus la vérité de ces divines promesses : Je donnerai la joie et la paix aux petits et le centuple à ceux qui auront tout quitté pour mon amour.

de Toulouse, fut envoyé à Béziers où un monastère avait été fondé récemment. Un de ses parents, qu'il croyait bon catholique, mais qui n'était en réalité qu'un apostat, l'engage un jour à aller chez un de ses oncles, qui habitait dans un château à quelques lieues d'Agde, sous le prétexte que cet oncle, jusque-là calviniste exalté, paraissait disposé à se convertir.

Le jeune Père donne facilement dans le piège; mais à peine arrivé dans le château de son oncle, celui-ci qui n'avait d'autre but que de faire apostasier son neveu, le trouvant inflexible devant tous ses arguments et ses insinuations perfides, lui livre un assaut auquel un homme d'une foi moins vive que le Père Chérubin eut difficilement résisté. Il avait auprès de lui une nièce jeune et riche, qu'il offre en mariage au jeune religieux, s'il consent à renoncer à ce que l'oncle appelait sa vie misérable et abjecte. Le Père Chérubin se montre encore inflexible; l'oncle a recours alors aux séductions les plus abominables; le saint religieux est enfermé durant huit jours entiers dans une tour du château, mais il demeure invincible et sort victorieux de toutes sortes d'attaques, bien plus longues et bien plus terribles que celles qu'eut à soutenir saint Thomas d'Aquin dans une circonstance semblable. Le héros chrétien, les yeux fermés et les lèvres collées sur son crucifix, puisait dans les plaies du Sauveur le vin généreux qui fait triompher la vertu des tentations les plus redoutables.

Dieu, dont la bonté ne veut pas que l'homme soit jamais tenté au-delà de ses forces, ne permet guère pourtant aux esprits mauvais de livrer à la fragile hu-

manité des combats aussi dangereux que ceux qu'eut à soutenir le Père Chérubin. Mais des circonstances plus communes dans l'ordre de la Providence, où les grandes âmes peuvent montrer leur courage, se sont les fléaux publics, tels que la guerre et les maladies contagieuses. Ces circonstances étaient précisément celles où se trouvait la France lors de l'établissement des Pères Capucins à Toulouse et dans les autres villes de la vaste Province d'Aquitaine. Les exemples de dévouement et de courage que donnèrent alors partout les Pères Capucins frappèrent d'étonnement les populations; ces exemples n'étaient pas seulement de tous les jours, ils étaient, pour ainsi dire, de tous les instants.

Un assez grand nombre de Capucins accompagnait toujours les armées en marche. Les jours de bataille ou d'assaut, ils étaient toujours dans les rangs les plus exposés, et dès qu'un soldat tombait blessé à leurs côtés, ils l'emportaient aussitôt sur leurs épaules loin de la mêlée, pour pouvoir, à la fois, panser ses plaies, consoler son âme et lui ouvrir les portes du ciel si les blessures étaient mortelles.

Mais au milieu des pestes et des maladies épidémiques, le dévouement des Capucins brillait d'un éclat plus vif encore, parce qu'il s'agissait ici de braver la mort durant des mois entiers. Il n'y eut pas une seule ville de la Province, dont les habitants ne pussent admirer, de leurs propres yeux, l'héroïque dévouement des Capucins, parce que la peste, à peine disparue d'une ville, allait sévir avec plus de fureur dans une autre, et revenait parfois jusqu'à trois et quatre reprises, comme cela advint à Toulouse, décimer la même population.

La première invasion de la peste à Toulouse eut lieu peu de temps après l'établissement des bons religieux. Nous citerons ici les termes mêmes de la chronique, parce qu'il est impossible de décrire en termes plus naïfs un plus étonnant spectacle :

« Ce fut en ces tems qui suivirent (en 1588), que la contagion de la peste était échauffée partout et particulièrement à Tolose, de manière qu'on commença à fermer les Eglises pour éviter les fréquentations et mélanges des uns avec les autres pour ne se point infecter, et comme les malades étaient abandonnés et sans qu'on pût leur administrer les saints sacrements, parquoi Monsieur Daffis, grand archidiacre de Saint-Etienne et vicaire-général de Monseigneur l'archevêque cardinal de Joyeuse, pour lors absent de Tolose, sollicité par Monsieur le premier président et la Cour de Parlement, vint prier le T. R. Père Provincial de vouloir disposer quelques religieux, en cette grande nécessité, d'aller confesser les malades contagieux par la ville, ce que ledit Père promit de faire et y aller le premier lui-même très-volontiers.

» Sur quoi ayant assemblé les Frères, les trouva tous très-prompts pour entreprendre une charge si dangereuse pour l'amour de Dieu dont ils brûlaient et le salut du prochain qu'ils désiraient par-dessus toutes choses. Et furent élus plusieurs Pères qui furent logés par ordonnance des susdits seigneurs en une petite maison, près des Pénitents-Noirs, où l'on dressa une petite chapelle où ils célébraient tous les jours leurs messes. Et les députés de la ville avaient soin de les faire conduire par

des gardes aux maisons des pestiférés pour aller confesser ceux qui les requéraient, et marchaient avec une grande croix de bois chacun ès mains et un flambeau qu'ils allumaient entrant aux maisons, négligeant souventes fois tous autres préservatifs que les médecins avaient conseillé de prendre, se contentant et se sentant encouragés par le préservatif spirituel, à savoir du précieux Corps et Sang de N.-S. J.-C. qu'ils recevaient tous les jours à la sainte Messe, par lequel ils furent miraculeusement conservés l'espace de trois mois et davantage, nonobstant qu'ils demeurassent incessamment devant les lits des pestiférés tant pour les confesser et exhorter que pour recevoir leurs dernières volontés et testaments, ayant reçu sur cela particulière faculté desdits Messieurs vicaire-général et président en lieu de notaires.

» Le peuple de Tolose et lesdits seigneurs demeurèrent très-édifiés de leur charité et ferveur avec laquelle ils visitaient indifféremment le pauvre comme le riche. Le Père Provincial avait promis que si lesdits Pères qu'il avait choisis, par la permission de Dieu fussent défailis, en aurait incontinent subrogé d'autres en leur place, et à ceux-là d'autres tant que serait été besoin. Mais il plut à notre bon Dieu les garder et conserver en un exercice si charitable, bien qu'au danger de leur vie qu'ils prodiguaient volontiers pour l'amour de celui qui avait prodigué la sienne pour notre salut. Jusqu'à ce qu'il plut à N.-S. regarder le pauvre peuple affligé des yeux de sa pitié, et remettre son juste courroux.

» Etant doncques cessée la contagion, après avoir fait leur quarantaine, ils retournèrent sains et gaillards

au couvent à l'honneur et gloire de la Divine majesté à laquelle en furent rendus humbles actions de grâces. La contagion avait aussi cessé auparavant en Alby et Gaillac, et régna par ce pays du Languedoc six ans environ où les Pères qui s'étaient partout prodigués encoururent beaucoup de dangers; néanmoins ils furent toujours préservés par la grâce de Dieu duquel est bien gardé ce qu'il garde. »

Mais dans ces teraps malheureux, la peste ne cessait dans un lieu que pour reparaître avec plus de violence dans un autre. Elle ravage tour-à-tour les grandes cités comme Toulouse et Bordeaux, et les villes de moindre importance, Cahors, Figeac, Villefranche-du-Rouergue, Castelsarrasin, Lavar, Castelnaudary, Carcassonne, Limoux, Narbonne, Béziers, et un nombre plus considérable encore de bourgs et de bourgades.

L'esprit se fatigue à suivre les Pères Capucins montrant partout un héroïsme, dont les exemples sont ordinairement si rares, et qui se trouvent ici comme entassés. On est réduit à choisir çà et là quelques exemples qui attirent l'attention par des circonstances extraordinaires, comme dans une épaisse forêt l'on ne remarque que les plus grands chênes.

C'est en l'année 1605 que la peste se déclara une première fois à Bordeaux d'une manière effrayante. L'année suivante, elle y sévit de nouveau avec la même fureur. Les Pères Capucins y déployèrent le même dévouement qu'à Toulouse, mais la Providence ne fit pas pour eux ici le même miracle, et la charité y compta un grand nombre de martyrs, entr'autres, le P. Simon de

Ródez, personnage du plus grand mérite qui avait exercé les plus hautes charges de l'ordre, et le P. Polycarpe, dont la précieuse mort fut accompagnée des détails les plus touchants qu'on puisse imaginer, et dont la population tout entière tint à honneur de suivre les funérailles.

Le maréchal d'Ornans, qui gouvernait alors Bordeaux, était dans l'enthousiasme à la vue de tant de dévouement et de vertu que montraient les Pères Capucins. Il allait d'ordinaire s'entretenir avec eux tous les jours pour s'édifier de leur conversation et de leurs saints exemples, et il était si touché de l'intrépidité avec laquelle ils volaient au danger, qu'étant allé peu de temps après à la cour, il dit au roi Henri IV qui lui demandait des nouvelles de Bordeaux : « Sire, il y a cinquante ans que je fais la guerre, et je n'ai jamais vu les soldats aller au combat avec autant de résolution et de courage, que j'ai vu les Capucins aller à une mort certaine en servant les pestiférés. »

Les Capucins, du reste, savaient, au besoin, être soldats aussi. On en a vu un exemple dans le Père Ange de Joyeuse; mais en l'année 1627, un autre Père capucin en offrit un exemple bien plus étonnant encore.

On sait que les Protéstants avaient rallumé la guerre civile sous Louis XIII. En 1627, l'année qui précéda la prise de la Rochelle, la peste avait éclaté à Figeac. Les Capucins s'étaient disputé comme à l'ordinaire l'honneur de soigner les pestiférés, et un grand nombre de Pères et de Frères étaient déjà morts dans l'exercice de leur zèle. Le Père David de Gimont avait seul résisté, parce

que Dieu lui réservait un rôle, unique peut-être dans l'histoire. Nous laissons parler la chronique :

« Comme le mal augmentait dans la ville, les consuls et quantité du monde trouvèrent bon de l'abandonner, et d'aller aux champs respirer un air plus pur. Mais à peine la ville fut-elle à-peu-près dépourvue d'habitants que les Huguenots dont la rébellion durait encore s'avancent pour l'envahir. Les magistrats avertis lèvent des soldats pour faire garde dans la ville; à leur tête placent un bourgeois dévoué; après cinq jours, celui-ci meurt; son successeur meurt aussi de la peste quatre jours après. Ainsi personne ne voulant prendre un emploi si dangereux, les magistrats et le peuple supplièrent le P. David de prendre le commandement des troupes.

» Le Père David s'excuse d'abord; mais vaincu par les prières des magistrats et les larmes du peuple, il prend le gouvernement de la ville. Avant la nuit, il donnait les ordres aux soldats et faisait faire des rondes. Dès le matin, il sortait pour aller aux huttes des pestiférés et pour confesser les malades. Il passe ainsi toutes les nuits sur les remparts au milieu des soldats, et le jour auprès des lits des mourants. Les ennemis n'osent approcher ou sont repoussés quand ils approchent. Pendant cinq mois, ils assiègent ainsi la ville; pendant cinq mois, le P. David la défend avec un zèle infatigable, ayant le soin des choses temporelles et spirituelles, administrant les sacrements et distribuant les vivres, combattant les ennemis de nos âmes et triomphant des ennemis de la ville, et conservant ainsi aux habitants la vie de l'âme et celle du corps ».

Debout ainsi sur les remparts et au milieu des mourants, le Père David paraît sublime, mais les chroniques du temps nous montrent une figure peut-être plus sublime encore dans son héroïque simplicité, c'est celle d'un pauvre F. lai, le F. Didace, frappé de la peste, à Béziers, au milieu des malades qu'il soignait.

« Ce qui est merveilleux, dit la chronique, il mourut avec tant de courage qu'il ne voulut pas mourir couché, mais il rendit l'âme se tenant tout droit appuyé contre son lit, et chantant le *Te Deum laudamus* avec une force qui tient du prodige. »

Que de traits admirables ne pourrait-on pas citer encore! Mais il faut s'arrêter et laisser respirer le lecteur.

Ajoutons pourtant ici un mot encore.

Ce n'était pas seulement dans les guerres et les maladies contagieuses que les Capucins avaient l'occasion de montrer leur intrépidité. Comme dans les seizième et dix-septième siècles, la plupart des maisons étaient construites en pans de bois, les incendies étaient plus fréquents et plus menaçants qu'ils ne le sont aujourd'hui, et il n'y avait pas alors de milice organisée pour les combats. Les Capucins remplaçaient cette milice. Au premier coup de tocsin, on les voyait courir au lieu du sinistre, s'avancer, pour isoler le feu, sur les murailles fumantes et les poutres enflammées; et le peuple, étonné de leur courage, était tenté de croire que les flammes ne pouvaient atteindre leur robe de bure.

Ces dévouements admirables donnaient aux Capucins l'accès des cœurs, et facilitaient les succès d'un apostolat dont on va voir la puissance.

III.

Exemples d'ardent prosélytisme.

Quand les guerres civiles cessèrent de désoler la France, on ne pouvait plus s'attendre à voir des Capucins commander des armées comme le P. Ange de Joyeuse, ou défendre des places comme le P. David de Gimont. Grâce aussi à la miséricorde de Dieu et peut-être un peu à une meilleure police, on ne vit plus dans la seconde moitié du seizième siècle ni dans le siècle suivant, des pestes aussi affreuses que celles qui avaient ravagé le Midi de la France dans les cinquante années qui avaient suivi le premier établissement des Capucins à Toulouse. Mais le zèle ardent de ces religieux suscitait d'autres prodiges.

Jamais aucune Congrégation ne sut comme les Capucins ébranler les masses, quand il s'agissait de fléchir le courroux du ciel par quelque grande manifestation religieuse.

En l'année 1620, une disette affreuse désolant le Bas-Languedoc et une sécheresse prolongée menaçant de détruire encore la nouvelle récolte, les Pères Capucins engagèrent les peuples à implorer solennellement la miséricorde de Dieu et l'intercession de Marie. Cédant à ces invitations, les habitants de Montpellier résolurent de se rendre en pèlerinage à Notre-Dame-de-Grau, sanctuaire fort vénéré dans toute la province et

desservi par les Capucins (1). Plus de trois mille personnes se mirent en route, la plupart nus pieds, ayant à leur tête plusieurs de ces religieux. Le lieu du pèlerinage étant fort éloigné, la procession des pieux pèlerins ne rentra à Montpellier que le cinquième jour, et durant tout ce temps une aussi grande multitude donna l'exemple de la piété la plus admirable. L'intercession de la Sainte Vierge fut toute puissante, et des pluies propices assurèrent bientôt une riche moisson.

Les Pères Capucins ont toujours eu une grâce particulière pour évangéliser les peuples. Dès que la foi semblait s'affaiblir dans une ville, quelqu'un de ces religieux y donnait une Mission qui était presque toujours suivie de conversions innombrables.

L'une des plus remarquables de ces missions fut celle qui eut lieu à Toulouse en l'année 1677. Rien de plus curieux que le récit de cette Mission : nous citons encore ici textuellement la chronique :

« Monseigneur l'archevêque de Sens qui avait fait prescher une mission dans sa ville épiscopale par le P. Honoré de Cannes, Capucin, en fut si enthousiasmé qu'il s'empressa d'écrire à l'archevêque de Tolose son frère,

(1) Les Franciscains ont toujours eu une grande dévotion pour les Sanctuaires vénérés, qui attirent de nombreux pèlerins.

On sait que depuis bien des siècles ils sont, à Jérusalem, les gardiens des Lieux-Saints les plus insignes qu'ait conservés l'Eglise Latine, et les avanies des Turcs envers ces Religieux, quoi qu'elles dépassent tout ce qu'on peut imaginer, n'ont pu faire fléchir un seul instant leur courage.

pour qu'il procurât la même faveur à cette ville. L'archevêque de Tolose le fit, et le P. Honoré accepta avec bonheur cette Mission dans cette bonne ville de Tolose, qui est la plus grande du royaume après Paris. Il arriva à Tolose vers la fin du carême, et comme alors prêchaient dans cette ville tous les plus grands prédicateurs de France, Monseigneur l'archevêque trouvait bon que le P. Honoré attendit pour commencer la Mission, que l'idée de ces grands hommes fût passée et que le monde se fût délassé de l'assiduité qu'on avait eue aux sermons pendant tout le carême.

» Mais le P. Honoré qui avait un courage qui ne se rebutait de rien, voulut généreusement ouvrir la mission le dernier jour des fêtes de Pâques, le 22 avril, la fait annoncer dans toutes les paroisses, et monte en chaire le premier jour dans l'Eglise de la Dalbade qui est la plus grande nef de la ville. Après quelques jours, l'Eglise fut insuffisante pour la foule innombrable. Il y presche un mois : le chapitre de Saint-Etienne vient le supplier alors de transporter la mission dans leur église. Il y presche encore un mois, et après, l'abbé et le chapitre de Saint-Sernin viennent lui faire la même requête, et il continue encore dans cette antique église le cours de la mission. Les choses qui arrivèrent pendant cette mission furent si extraordinaires qu'on n'a jamais rien vu de semblable. On avait donné au P. Honoré trente Capucins pour entendre les confessions. Il y eut peu de personnes dans la ville qui ne fissent

une confession générale, la plupart fondant en larmes. Les réconciliations se faisaient publiquement entre les plus grands ennemis, et les restitutions qui se firent allèrent à plus de quarante mille écus.

» Rien de si édifiant et de si touchant que les processions qui se faisaient pendant le cours de la mission. Tantôt c'étaient les enfants, tantôt les jeunes filles, tantôt les hommes, tantôt les femmes, et en particulier on fut édifié de celle des veuves où il y eut un grand nombre de dames de la première qualité. Une des plus nobles d'entre elles portait la croix en tête de la procession. Les autres suivaient quatre à quatre, voilées et recueillies, portant un flambeau dans une main et dans l'autre une croix. Le spectacle de ces pieuses processions faisait autant d'impression sur le peuple que les prédications qui étaient cependant si pathétiques et si simples que les auditeurs ne les entendaient jamais sans être touchés jusqu'aux larmes.

» La mission se termina par la plantation d'une grande croix qu'on plaça à l'extrémité du faubourg Saint-Cyprien près la porte de Muret (1). La confrérie des Pénitents-Noirs, composée en grande partie des membres du Parlement, fut invitée à porter la croix à l'imitation du Sauveur, et cette croix était faite de grosses poutres de quatre à cinq toises de hauteur. La

(1) Cette croix ne fut enlevée que dans les mauvais jours de la Révolution.

procession partit de Saint-Etienne après un sermon admirable que fit le P. Honoré sur la pesanteur de la croix de Jésus-Christ, qui fit fondre en larmes le peuple infini qui remplissait la cathédrale. Ces nobles et ces grands, peu accoutumés cependant à la fatigue, prirent avec allégresse le pesant fardeau et le portèrent jusqu'au lieu destiné, se relevant d'espace en espace, trente à trente. »

Qui pourra réveiller assez fortement la foi languissante des générations contemporaines, pour qu'il leur soit donné de contempler de pareils spectacles !

Les Capucins, du reste, n'exerçaient pas seulement leur apostolat dans la chaire, ils l'exerçaient d'une manière plus utile encore, quoique moins éclatante, dans les confessions.

On voyait souvent des personnes de la plus grande distinction entrer dans l'ordre des Capucins, parce que les personnes nées au milieu des grandeurs humaines sont celles qui en connaissent le mieux la vanité et le néant. Par le même motif, il n'était pas rare de voir des personnes du plus haut rang confier à d'humbles Capucins la direction de leur conscience ; mais le Capucin était surtout le confesseur de deux classes bien intéressantes, et des deux classes les plus nombreuses de la société, des ouvriers et des indigents.

L'ouvrier, livré toute la semaine à un rude labeur, n'a guère de loisirs que le dimanche ; et le dimanche, les prêtres des paroisses, absorbés par les

devoirs paroissiaux , n'ont pas toujours le temps , malgré leur zèle, d'entendre de nombreuses confessions. L'ouvrier, le dimanche comme les autres jours, trouvait toujours un bon Capucin disposé à l'écouter.

L'indigent , de son côté , redoute quelquefois d'aller dans les paroisses , parce qu'il se sent humilié , quand avec des habits usés ou rapiécés il se trouve côte à côte avec des chrétiens qui portent de riches vêtements, quelquefois même, hélas ! des vêtements fastueux. L'indigent ne pouvait jamais éprouver un pareil embarras avec un Capucin , dont la pauvreté volontaire se trouvait presque toujours beaucoup plus grande que la sienne , et qui , à raison de son amour pour la pauvreté , traitait cet indigent avec une révérence particulière comme le préféré de N.-S. Jésus-Christ.

Dans un sermon prêché l'an dernier en faveur des Capucins de Paris, dans l'Eglise de la Madeleine, par Monseigneur l'Evêque d'Orléans , l'éloquent Prélat indiquait , dans les termes les plus touchants , la cause véritable de l'efficacité de l'apostolat des Capucins dans les classes pauvres.

« Donnez des Capucins aux pauvres , disait Monseigneur Dupanloup , si vous voulez leur donner de vrais consolateurs.

» Vous, M. F., quand vous êtes généreux pour les pauvres, vous ne les consolez pas toujours. Vous leur donnez votre argent, votre or; je vous en bénis, mais votre argent, votre or les soulage, ne les console pas toujours.

Même quand vous allez voir les pauvres de près, quand vous leur portez vous-mêmes vos aumônes, quand vous leur donnez ainsi un peu de votre cœur, ce n'est pas encore assez pour les consoler.

» Que faut-il donc faire pour offrir aux pauvres, non-seulement le secours qui soulage, mais l'aumône qui console? Il faut faire comme Jésus-Christ; il faut se faire pauvre avec eux.....

» Voilà ce qu'il faut faire! voilà ce que font ces pauvres Capucins; ils donnent aux pauvres tout ce qu'ils ont, ils partagent avec les pauvres tout ce qu'ils reçoivent. Ce n'est pas assez: après avoir tout donné, ils se donnent eux-mêmes; ils donnent tout leur cœur, toute leur vie, toute leur existence aux pauvres. Ce n'est pas encore assez: ils se font pauvres avec les pauvres; pauvres par sacrifice comme les pauvres le sont par nécessité; ils vont les voir de près, ils vivent avec eux, ils vivent comme eux, et c'est par là que véritablement ils les consolent!..... Il y a là un profond secret de la nature et de la grâce, que saint Paul nous a révélé, en nous parlant de Notre-Seigneur: *Tentatum per omnia, ut compati possit infirmitatibus nostris*; et le génie le plus sensible de l'antiquité païenne l'avait proclamé lui-même:

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

» Oui, il faut être pauvre; il faut avoir goûté tout à la fois les amertumes et les douceurs évangéliques de la pauvreté, pour en offrir les solides consolations aux pauvres, pour trouver l'*accent* de la consolation véritable,

cet *accent* profond, pénétrant, qui va au cœur, le saisit et le console. Autrement, si on n'a jamais été que riche et heureux, on ne sait guère ce qu'on dit et ce dont on parle; il y a je ne sais quoi de faux dans le ton avec la meilleure sincérité du monde.

» Mais donnez-moi des Capucins avec des robes de bure, la tête nue, les pieds nus, des sandales grossières, la corde de chanvre autour du corps, le jeûne, l'abstinence, le travail des mains au besoin, habitant de pauvres cellules, donnant à l'homme du peuple une bonne poignée de main en l'engageant à leur amener ses enfants à confesse et à y venir lui-même; leur disant à tous : Mes amis, mes frères, Jésus-Christ le fils de Dieu est né dans une crèche et il est mort sur une croix; il a été plus pauvre que nous tous et voilà pourquoi il nous a dit : *Bienheureux les pauvres*, et voilà pourquoi nous nous sommes faits pauvres avec lui et avec vous; il n'a pas eu où reposer sa tête; il vivait d'aumônes, et tout cela pour être le consolateur des pauvres, et c'est lui qui nous envoie vers vous, pour vous consoler à son exemple, vous dire que vous supportiez patiemment votre pauvreté, et il vous donnera le royaume des cieux.....Et ici bas il ne vous laissera pas manquer du nécessaire, et nous partagerons tout avec vous.....

» Voilà qui se comprend.... voilà qui console... »

Ce qui se passait autrefois démontre la vérité de ces réflexions de Monseigneur Dupanloup.

Le nombre des ouvriers et des indigents que confes-

saient les Pères Capucins, dans toutes les villes où ils étaient établis, était en effet incalculable, et c'est surtout dans ces deux classes de la société que la destruction des corps religieux, amenée par la révolution française, produisit, comme conséquences lamentables, une absence presque totale de principes religieux et une démoralisation effrayante, qui ne peuvent que s'aggraver encore, tant que le nombre des religieux voués au salut des âmes ne sera pas en rapport avec le chiffre des populations.

Mais jusqu'ici nous n'avons admiré le Capucin que dans ses œuvres extérieures, dans son dévouement pour ses frères et dans les travaux de son apostolat; il est temps de connaître sa vie intérieure, et de découvrir la sève cachée qui fait produire dans cet Ordre à l'arbre de la charité de si belles fleurs et de si beaux fruits.

IV.

Exemples de vie mortifiée.

Toute la force de Samson lui venait de sa chevelure; tout l'ascendant du Capucin sur les masses lui vient de sa vie mortifiée.

Ici, ce ne sont plus les actions isolées de quelques religieux qui provoquent l'admiration; ce sont toutes les actions de tous les membres de l'Ordre, dans tous les temps et dans tous les lieux.

Rien de plus touchant que la vie des Capucins dans leur monastère. Le monastère s'appelle *la famille*, et le

supérieur n'a d'autre titre que celui de *gardien*, parce qu'il doit garder ses frères avec autant de sollicitude qu'un père garde ses enfants et avoir pour eux une affection tout-à-fait paternelle.

Avant d'entrer dans le monastère, chacun se dépouille absolument de tout, et tous les membres de la famille s'aiment et se traitent absolument comme des frères, n'ayant entre eux aucune différence ni dans l'habitation, ni dans le vestiaire, ni dans les repas.

Voici l'emploi de leurs nuits et de leurs journées :

Tous les religieux se lèvent une première fois à minuit précis, chantent l'office, font oraison, et s'imposent les pénitences de règle pendant plus de deux heures, après quoi ils se livrent à un second sommeil.

Ils se relèvent à cinq heures pour chanter encore l'office et assister au saint sacrifice. Après la prière, ils vont se livrer au travail manuel, comme eoudre, laver, rapiécer leurs habits, balayer le couvent, travailler leur petit jardin, ou bien ils se livrent soit à l'étude, soit aux occupations du saint ministère jusqu'à onze heures et demie où ils se rendent de nouveau au chœur pour chanter l'office.

Après cet office, les religieux vont faire leurs pénitences au réfectoire avant le diner, y demandent pardon de leurs fautes, baisent la terre en entrant pour adorer la Providence qui tous les jours fait le miracle de les y nourrir. Ils baisent ensuite la table de la pauvreté qu'ils regardent comme un autel où ils consomment les offran-

des des fidèles, et ils trouvent devant eux leur pauvre écuelle de terre, leur fourchette et leur cuiller de bois, et la petite provision que la Providence leur envoie et que le Frère quêteur va recueillir tous les jours, pour la distribuer également à tous les religieux comme la mère des petits oiseaux distribue à tous également leur pâture.

Après le diner, qui se fait dans le plus grand silence en écoutant de pieuses lectures, tous les Capucins, Pères et Frères, desservent ensemble les restes de la nourriture qu'ils se sont partagée sans aucune distinction, vont prier ensemble et laver les écuelles (1); vient ensuite une courte récréation, animée par une piété joyeuse et douce, durant laquelle quelques Capucins, devant la porte du couvent, distribuent la soupe aux pauvres, leur font le catéchisme, ou vont les visiter dans les hôpitaux.

A la récréation succèdent l'office et le travail jusqu'au soir qui réunit encore la famille autour de l'autel et puis de la table commune. Après la collation, c'est-à-dire vers huit heures et demie, les enfants reçoivent la bénédiction de leur gardien et père, et chacun va se reposer dans sa pauvre cellule, s'endort tout habillé sur une couchette de paille, et tout rentre dans le silence jusqu'à minuit.

Telle est la vie douce et calme, quoique toujours

(1) C'est à cet office que vauait Saint Bonaventure, quand les Nonces du Pape Grégoire X vinrent lui remettre les insignes de la pourpre romaine, et le Saint, qui craignait que sa règle ne l'autorisât pas à l'interrompre, demanda aux Nonces la permission de continuer.

pénitente et mortifiée, des pauvres Capucins, aussi bien du Gardien ou des Pères les plus âgés que des plus jeunes Frères.

On peut dire, avec vérité, qu'une pareille existence qui, d'après les règles de l'Ordre, ne peut être garantie par aucun revenu fixe, et qui dépend tous les jours uniquement de la générosité des fidèles, est une sorte de miracle continu.

Cette vie si pauvre excitait si fort l'admiration du grand et savant pape Benoît XIV, qu'elle lui inspira le fameux bref *inclytum*, d'après lequel le prédicateur ordinaire des Souverains Pontifes doit toujours être pris parmi les Capucins, parce qu'il paraissait à Benoît XIV que les hommes les plus propres à prêcher l'Évangile étaient ceux qui en pratiquaient avec le plus de fidélité toutes les maximes (1).

Les Capucins, du reste, s'engageant par exprès à ne demander au Saint-Siège aucun adoucissement à la rigueur de leur règle, ont toujours pratiqué cette règle admirable avec l'exactitude la plus parfaite, et leur congrégation est du petit nombre de celles qui, dans un espace de plusieurs siècles, n'ont eu besoin d'aucune réforme.

(1) *Religio Capucinatorum*, est-il dit dans le Bref, *omnia meretur, cum sit unicum exemplar quod hodiernum de perfectione evangelicâ remanet. Abundat illustribus concionatoribus, et melius in ore Capucini quam cujuscumque alterius sonant veritates quæ et Papæ, et Cardinalibus, et Prælatibus, et christianis omnibus renunciari debent.*

La fidélité la plus scrupuleuse à la règle fut notamment toujours observée chez les Capucins de la province de Toulouse, et ceux de Toulouse en particulier, quand la Révolution française éclata, jouissaient dans la population de toute l'estime qui avait environné les premiers fondateurs de l'Ordre dans cette grande cité. Sept ou huit ans avant la Révolution, les libéralités des fidèles leur avaient permis de reconstruire leur église, dont les bâtimens en parfaite conservation font aujourd'hui partie de l'arsenal.

Ces bons religieux éprouvèrent un déchirement affreux, quand la loi qui supprimait en France les ordres monastiques, les contraignit à quitter leur couvent ; mais ils continuèrent à édifier par leur piété les lieux où ils durent se disperser, et dans les temps les plus désastreux de la Révolution, ils savaient braver l'échafaud pour ne pas laisser les bons catholiques privés des secours de la religion.

Le dernier P. Provincial de la province de Toulouse, le P. Jean-Baptiste, édifia durant de longues années les habitans de la paroisse de la Dalbade, sur laquelle il est mort vénéré en l'année 1810.

Plusieurs années après, un autre Père, qui était devenu curé de la paroisse d'Ayguevives, ne quitta sa paroisse où il était entouré de l'affection la plus vive, que pour aller reprendre à Marseille où les Capucins venaient de reparaitre, le pauvre habit qui avait fait la joie de sa jeunesse, donnant ainsi un nouvel exem-

ple de ce tendre attachement des Capucins à leur institut dont nous parlions en commençant.

Ne soyons donc pas surpris que Marseille, en nous renvoyant un ancien membre du clergé de Toulouse qui a pris l'habit de saint François dans ses murs, veuille rendre à Toulouse ce que Toulouse lui a donné.

Aujourd'hui, du reste, plus que jamais, tous les bons chrétiens sont fondés à concevoir les plus belles espérances pour le développement de la grande famille de saint François.

Il y a à peine quelques semaines, le Souverain Pontife qui appartient, comme on l'a dit, au Tiers-Ordre de saint François, s'agenouillait pieusement, à Assise, devant le tombeau du saint, et adressait à haute voix à ce grand patriarche, l'une des colonnes de l'Eglise (1), une prière fervente, en le suppliant d'intercéder pour nous afin que, délivrés de l'amour immodéré des biens de ce monde, nous nous attachions aux biens éternels. Le Saint-Père terminait par une invocation ardente à la Sainte Vierge, dont le plus indigne des Souverains pontifes, disait-il avec une admirable humilité en parlant de lui-même, *il più infimo Dei pontifici*, a eu le privilège de proclamer la gloire immaculée.

Dans cette circonstance mémorable, l'immortel Pie IX

(1) Nul Saint, depuis les premiers apôtres, ne mérite mieux ce titre que Saint François-d'Assise. On sait que la Messe d'intronisation des Souverains Pontifes a trois Collectes, l'une du Saint-Esprit, l'autre de la Sainte Vierge, la troisième de Saint François.

a dû attirer des bénédictions infinies sur les enfants de saint François, qui ont toujours été les ardens défenseurs de l'Immaculée Conception de Marie.

Une partie de ces bénédictions doit retomber en douce rosée sur la pieuse ville de Toulouse, où le culte de la Sainte Vierge a toujours été en si grand honneur, et où les Pères Capucins ne pourront que le développer encore davantage.

Il y a bien longtemps que cette ville, qui n'a pas cessé de mériter le nom de sainte, désirait retrouver ses anciens apôtres. Ses vœux qu'exprimait si bien son digne Archevêque dans sa circulaire en faveur des Capucins, sont enfin accomplis. Tous ses habitants sont déjà heureux d'ouvrir les bras à ces bons Religieux qui rendirent tant de services à leurs ancêtres : mais si les enfants de Toulouse éprouvent une véritable joie de les revoir, il en est un, illustre et aimé entre tous, qui plus que tous les autres, mérite d'être heureux, puisque le rétablissement de cet Ordre célèbre dans cette ville est comme la couronne de sa vieillesse épiscopale (1).

Venez donc, fils préférés de saint François, venez reprendre parmi nous un apostolat à peine interrompu. Quand vos pères, il y a bientôt trois siècles, vinrent s'établir à Toulouse, ils rencontrèrent les sympathies les plus vives, non-seulement dans le clergé, mais dans la magistrature, dans la noblesse, dans la bourgeoisie,

(1) Monseigneur d'Arbou, ancien Evêque de Bayonne, et principal bienfaiteur des Capucins à Toulouse.

dans la population tout entière. Toutes ces classes ont encore aujourd'hui des représentants qui ont hérité des pieux sentiments de leurs devanciers, et qui vous accueilleront avec le même empressement.

Vous trouverez aussi dans le clergé séculier et régulier de la ville des Saturnin et des Exupère, de magnifiques modèles de toutes les vertus ; mais la moisson est abondante, et les ouvriers sont peu nombreux.

Hâtez-vous donc de venir d'abord dans nos murs ; mais pénétrez ensuite de proche en proche dans toutes les régions de la France. Jusqu'ici cette noble patrie ne s'était passionnée que pour de grandes choses, pour la religion, pour l'art, pour la science, pour la gloire. Maintenant on la dirait disposée tout entière à fléchir le genou devant le Veau-d'Or, et à tout sacrifier aux folles exigences d'un luxe effréné. Venez, apôtres sublimes de la pauvreté, venez l'arracher à son erreur fatale ; venez lui apprendre que l'homme ne tire pas sa valeur d'un peu de boue qui reluit, que ce Roi de la création ne saurait être inférieur en cela aux autres créatures de Dieu, qu'il est comme le cèdre des montagnes ou le lys des vallées qui ne doivent qu'à eux-mêmes leur grandeur ou leur beauté.

A. RODIÈRE

Professeur à la Faculté de Droit.

On trouve à la librairie DELSOL :

- AME (l') DÉVOTE A LA SAINTE EUCHARISTIE**, par l'abbé J.-B. Pagani, directeur spirituel du séminaire épiscopal de Novara, édit. revue par l'auteur du Guide des Personnes Pieuses, 1 beau vol. in-18. 2^e édition. 2 »
- ANGES (les saints)**, ouvrage approuvé par NN. SS. l'Archevêque de Toulouse, et les Evêques de Cahors, d'Aire, etc. : 1 beau vol. in-18 grand raisin, 2^e édit. 2 »
- COURONNE DES FÊTES DE MARIE**, ou Recueil de Neuvaines pour toutes les fêtes de la sainte Vierge, avec instructions, méditations, soliloques, oraisons jaculatoires, prières avant et après la Communion, suivies de l'office du jour. 3^e édit. 1 vol. in-18. 2 »
- GUIDE (le) des personnes pieuses appelées à vivre dans le monde. A. M. D. G. et B. M. V. S. L. C. tout à Jésus**, par Marie, ouvrage approuvé, par Mgr. l'archevêque de Toulouse; 3^e édit. 1 vol. in-18, 1 25
- GUIDE (le) CONSOLATEUR des âmes portées au découragement, et à la défiance**, par l'auteur du Guide des personnes pieuses; 1 vol. 1 25
- HISTOIRE DE SAINT THOMAS D'AQUIN** de l'ordre des Frères Prêcheurs, par l'abbé Barcille, 2^e édition, 1 vol. format anglais. 3 50
- IMITATION de la B. Germaine Cousin (l')**, d'après l'imitation de J.-C., par M. l'abbé Rouquette, 1 vol. in-18, deuxième édition, 1 fr. 50
- MOIS DE MARIE DES AMES INTÉRIEURES**, ou la vie de la Ste-Vierge proposée pour modèle aux âmes intérieures. *A. M. D. G. et B. M. V. S. L. C.* Tout à Jésus par Marie, par MM. H**** et L****, prêtres du diocèse de Toulouse, approuvé par NN. SS. l'Archevêque de Toulouse, les Evêques d'Aire, d'Autun, Ajaccio, Carcassonne, Pamier et Cahors; 5^e édit. notablement améliorée, 1 vol. in-18. 1 50
- VIERGE A LA SALETTE (la)**, Histoire, Discussion, Pratiques, par M. l'abbé Rouquette. 1 vol in-18, 1 fr.